

Philosophie, médecine et psychanalyse

1/ Médecine et philosophie

La question des rapports entre philosophie et psychanalyse peut se voir abordée par bien des aspects. A priori, la psychanalyse n'est pas une philosophie, ni le prolongement de la philosophie. Ses propres sources récentes sont d'origine médicale, la médecine asilaire des aliénés (Pinel, 1809), la psychiatrie allemande (J.C. Reil, 1808), puis la psychopathologie (H. Emminghaus, 1878) ou les prémisses de la psychologie clinique issue de la psychologie française (T. Ribot, P. Janet). Néanmoins, les préoccupations de santé mentale et de soins psychiques, de traitements curatifs donnés aux maladies de l'âme, ne sont pas si récentes, puisqu'il existait déjà à la fin de l'antiquité à Pergame une médecine mentale dans le cadre d'un établissement sanitaire, l'asklépiéon. Les grecs de l'âge classique nommaient déjà les troubles mentaux, qu'ils leur eussent attribué des causes somatiques ou plutôt mentales et morales. Ainsi les notions de *mania* (la démence ou fureur), *melancholia* (la dépression), *phrénitis* (la confusion mentale fiévreuse) ne leur étaient pas inconnues, ni non plus les propositions thérapeutiques : remèdes, bains, cure musicale, analyse des rêves, prières et rituels, isolement et repos, ascèse. Une telle médecine, si elle existait dans un contexte culturel où prospéraient les premières sciences physiques, les arts et les lettres, la rhétorique et la philosophie dans ses différentes divisions, reposait semble-t-il déjà sur ses propres observations cliniques et pratiques thérapeutiques, ainsi que sur des écrits spécifiques. Hippocrate, Arétée, Asclépiade et Galien, par exemple, ont pu développer un savoir de nature médicale qui ne se confondait pas avec une théorie générale de la connaissance humaine, ne serait-ce que parce qu'il s'appuyait déjà surtout sur des observations cliniques et des pratiques curatives et pharmaceutiques, plus que sur une définition purement discursive des critères de la vérité de la pensée et de la connaissance. Galien, sur le plan des états mentaux, distinguait ainsi précisément la tristesse, l'excitation, la confusion, la perte de mémoire. Soigner les maux du corps, soulager les douleurs, réparer les blessures, endiguer les infections et intoxications, rétablir le discernement par des moyens matériels, techniques, en opérant sur le corps même, pouvait se faire à partir de l'action pratique, sans que celle-ci soit toujours suivie de succès ni basée sur des principes scientifiques parfaitement rigoureux. La notion d'humeur en était le plus souvent la clef, celle-ci permettant de dégager une première typologie des états physiologiques et mentaux : les sanguins, les lymphatiques, les bilieux, les mélancoliques. En cela, la médecine, sans jamais avoir été exempte de théorisations, de conceptions globales du corps, de la maladie et de la santé, mais aussi de croyances surnaturelles, a d'abord dû reposer sur des pratiques expérimentales plus ou moins efficaces. Et avant que n'apparaissent une médecine et des médecins spécialisés, il y a eu très probablement des pratiques médicales artisanales dont le développement pouvait provenir de différents acteurs : prêtres, guérisseurs, gymnosophistes, agriculteurs, chasseurs, éleveurs, etc. Bien entendu, elles se sont peu à peu accompagnées de considérations théoriques diverses sur le

fonctionnement du corps, les causes de la maladie, la nature des remèdes, les conduites d'hygiène, les principes d'une vie bonne, les rapports de l'âme et du corps, donc se sont vues associées et insérées au sein de théories physiques, éthiques et spirituelles. Et des médecins comme Hippocrate auront voulu associer très directement médecine et philosophie, ne serait ce que, et c'est là une clef majeure, parce qu'il n'y pas de médecine sans une théorie des vertus pratiques qui sont autant celle du corps, de l'âme et de la conduite de soi en général, donc une sagesse, mais aussi pour le médecin, plus particulièrement, une déontologie de sa propre pratique comme conduite exemplaire, donc vertueuse. Vertu, en grec antique, se dit *arété*, c'est une excellence pratique, une qualité fonctionnelle, une puissance d'effectuation, ou encore la force face à l'adversité qui n'est ni masculine ni féminine. Les auteurs latins la traduiront par le terme de *virtus* la réduisant à la force virile et à la discipline, masculinisant la notion. Et si la médecine est à la fois une pratique et une technique de préservation de la vie ainsi que de promotion de la vie bonne, en cela aussi une sagesse, en quelque sorte, le médecin comme le philosophe d'ailleurs, se doivent de faire coïncider leur science en tant qu'éthique et leurs actes. Car une telle coïncidence comme puissance d'agir est la vertu même.

Cependant, s'il y a eu dans l'histoire des philosophes et intellectuels également médecins, capables de dispenser des soins médicaux, par exemple Avicenne, Averroès, Maimonide, Rabelais, a contrario, on trouve peu apparemment d'ouvrages systématiques de médecine chez les auteurs référencés importants de la philosophie. Ceux-ci ont écrit et enseigné sur la nature des sciences, sur la réalité physique et corporelle, sur l'éthique et l'hygiène morale, sur la nature du psychisme, mais rarement sur la pratique médicale concrète. Aristote, pourtant enfant d'un couple de médecins, n'a pas écrit de traité de médecine, alors qu'il a été encyclopédique en matière de sciences physiques et naturelles. On trouve dans son œuvre des traités relatifs à toutes les grandes disciplines scientifiques et morales. La raison en est sans doute que la médecine relevait encore à l'époque d'un artisanat, donc plus d'un métier que d'une science en tant que telle, ses principes devant s'étudier au sein d'une théorie générale des phénomènes physiques et psychiques, la pratique médicale en découlant. Pour le philosophe la connaissance générale du réel, la dite ontologie, et les différentes sciences physiques et morales, épistémologie et philosophie, donnaient leurs principes aux pratiques, aux différentes techniques, pas l'inverse. Et si la connaissance de la réalité dans tous ses aspects devait bien se dériver de l'expérience corporelle et sensible, en tout cas pour Aristote, la médecine était bien plus une technique faite de connaissances diverses qu'une science fondamentale ayant en soi valeur d'établissement systématique des formes de la connaissance. Ce en quoi le médecin restait un praticien, certes très averti des réalités naturelles, mais pas en soi le producteur d'une connaissance à la fois fondamentale et encyclopédique de la réalité, ou prétendant à l'être. Par ailleurs, quel médecin sérieux, connaissant des techniques efficaces de soin, aurait pu prétendre à partir de son savoir-faire constituer une philosophie, au sens d'une conception générale de la vérité et de la connaissance ? Ce qu'il pouvait produire de philosophique à partir de ses connaissances empiriques, c'était

éventuellement une éthique, qu'elle soit ici une hygiène du corps ou de l'âme de l'être humain. Et si associer médecine et philosophie pouvait aller de soi, passer de l'art médical à la philosophie procédait d'une extension plus difficile puisqu'impliquant la maîtrise théorique de toutes les disciplines du savoir. En ce sens, Aristote pouvait légitimement distinguer une sagesse pratique, dite *phronesis*, d'une sagesse morale théorique, dite *sophia*, opposant de la sorte l'hygiène à l'éthique, la médecine à la philosophie, les vertus pratiques aux vertus intellectuelles contemplatives. Mais une telle opposition recélait également celle de ce qui est éternel et de ce qui est contingent, du substantiel et de l'accidentel. Ce qui n'est pas une mince affaire que l'on soit savant praticien du corps et de l'esprit ou savant théoricien de ces mêmes objets. Ne serait-ce que parce que l'éternité est un mythe philosophique auquel il est difficile de ne pas croire.

En cela, le médecin, comme le philosophe, pouvait se soucier de concevoir les principes d'une sagesse de vie, qu'elle soit relative au corps ou à l'esprit, plutôt empirique et pratique pour le médecin, plutôt rationnelle et spirituelle pour le philosophe. Or, il n'y a pas d'hygiène du corps ou du vivre qui ne doive s'accompagner d'une orientation morale, d'une conception de la conduite, pas plus qu'une morale abstraite ne soit jamais sans conséquences quant aux manières de vivre et au vécu des corps. En cela, le philosophe comme moraliste rencontre le médecin comme hygiéniste et praticien d'une vertu, ou comme un curateur des maux humains sur le plan physique et psychique. Mais aussi, le médecin rencontre le philosophe, ici en tant que savant du réel, comme un observateur direct de la nature corporelle et physique, voire psychique, ils peuvent avoir ici en commun d'être des *physiciens*, au vieux sens de ce terme. Le médecin peut apparaître comme physicien du corps et de l'âme, le philosophe peut se montrer savant physicien de la nature corporelle et bon analyste des processus mentaux à travers sa visée d'une science de la pensée, qu'il soit matérialiste ou pas. Il en résulte que si la pratique médicale ne peut se développer sans produire une science physique rigoureuse des corps, puis une éthique médicale, voire une psychiatrie, la philosophie ne peut soutenir sa quête de la pensée sans produire une science de l'âme, voire une psychologie, qu'elle soit spéculative, rationnelle ou empirique, puis une éthique du vivre qui implique aussi la réalité du corps, autrement dit une sagesse. On observera que le point d'intersection épistémique le plus fréquent de cette rencontre est celui qui, sous la forme d'une théorie clinique, vient croiser l'observation des fonctionnements et états du corps avec ceux de la volonté individuelle, qu'il s'agisse des interactions entre les humeurs organiques du corps et le caractère personnel ou bien, encore, d'une analytique des passions dans leur source corporelle et leurs conséquences sur les mouvements de la pensée comme des *passions de l'âme*, pour reprendre ici une expression cartésienne.

2/ La formation de la psychanalyse

Une telle convergence et divergence entre médecine et philosophie peut se transposer dans l'analyse de la relation entre psychanalyse et philosophie. A cette différence que le contexte de

naissance de la psychanalyse n'est pas le même que celui de la médecine et de la philosophie dans le monde occidental gréco-latin antique. La psychanalyse apparaît à une époque où les sciences se sont émancipées de la philosophie, celle-ci devenant, vers les débuts du dix-neuvième siècle, une discipline particulière, voire une discipline résiduelle d'un âge culturel antérieur à celui de la science, ou des sciences exactes et expérimentales, comme l'a affirmé le positivisme. Certes la philosophie en devenant, vers cette même période, une discipline universitaire, aura résisté à ce contingentement, se posant en science de l'esprit venant couronner les différentes sciences exactes, mais elle n'a pu résorber cet écart, voire se verra peu à peu renvoyée à ses aspects littéraires et rhétoriques, voire théologiques et spéculatifs, c'est-à-dire contraire à la connaissance véritable. De plus, c'est aussi durant cette période que naissent les sciences humaines et sociales comme disciplines indépendantes et visant au même titre que les sciences exactes, parce mathématisées, au titre de sciences positives, objectives. Et si la catégorie de *sciences morales et politiques* à la fin du dix-huitième siècle englobe la philosophie et la morale, auprès de la sociologie, du droit, de l'économie, de l'histoire et de la géographie, assez rapidement, toutes ces disciplines vont se diversifier, s'entrecroiser, se spécifier et donner lieu à l'apparition de nouvelles : psychologie, ethnologie, épistémologie, anthropologie, démographie, linguistique, philologie, psychologie sociale, sociolinguistique, etc. Par ailleurs, au cours de leur développement, elles vont parfois venir se croiser avec certains domaines des sciences exactes, ainsi la paléanthropologie, l'écologie, l'éthologie, histoire de l'environnement. Un mouvement qui s'est aujourd'hui trouvé accentué par une tendance problématique à la naturalisation de l'objet des sciences humaines : neurolinguistique, psychologie cognitive, neuropsychologie. Je n'insisterai pas maintenant sur cela. En ce sens, la psychanalyse est née dans un mouvement sans précédent d'essor des sciences humaines et sociales, ainsi que des sciences médicales, ne serait-ce que celui de la psychiatrie hospitalière au dix-neuvième siècle. Foucault caractérisera cette émergence des sciences humaines comme une anthropologie positiviste qui s'appuie sur l'analyse du travail, du langage et du vivant comme des réalités objectives. C'est aussi celui de l'essor de la psychologie qui passe peu à peu de son statut de discipline philosophique, plutôt encore spiritualiste et donc prise dans la métaphysique, à celle d'une science expérimentale, donc positive. Psychiatrie et psychologie, dans leurs convergences et différences épistémologiques et institutionnelles, vont peu à peu produire une psychopathologie abondante et développer une clinique des maladies et des troubles mentaux, ainsi que des analyses étiologiques et structurelles. Des notions comme celles de névrose, psychose, perversion, vont se voir élaborées, ainsi que diverses nosologies et classifications des troubles mentaux, du développement, de la personnalité, du comportement. Je n'en ferai pas l'histoire détaillée. On connaît aujourd'hui l'ampleur de ce processus de classification et de normalisation des pathologies mentales, ainsi que son adossement à des protocoles techniques de soin. Et si initialement, psychiatrie et psychologie s'opposaient, science plutôt descriptive et thérapeutique d'un côté, science plutôt explicative et structurelle de l'autre, elles se sont aujourd'hui beaucoup rapprochées du fait de

l'émergence à la fin du vingtième siècle d'une neuropsychologie résultant de la réunion des sciences cognitives, au sein desquelles il existe une psychologie cognitive, et de la psychiatrie. Cette réunion s'est faite au sein d'une modélisation spécifique du psychisme et des pathologies essentiellement fonctionnaliste. Or il est clair aujourd'hui que la psychanalyse, tendanciellement, se voit à la fois devoir non seulement se placer en opposition à ce nouveau paradigme, pour des raisons qui lui sont propres, mais tout autant elle se trouve plus ou moins exclue de la psychiatrie par ce processus d'unification scientifique de la neurologie, de la psychiatrie et de la psychologie, pire encore condamnée par lui. Il y a des raisons à cela et, je dirai qu'elles sont de nature philosophique. Mais avant que de les préciser, revenons sur les conditions de naissance de la psychanalyse, y compris en son opposition à la philosophie.

La psychanalyse, à travers l'œuvre de Freud et de ses disciples, est née à la fois de l'essor de la psychiatrie médicale hospitalière et de celui de la psychopathologie, dite aussi psychologie clinique. Elle doit une telle naissance à l'essor de la pratique médicale, mais aussi à celui de ces sciences humaines et sociales, aussi médicales et biologiques, qui, au dix-neuvième siècle, vont substituer à la philosophie comme discipline générale de connaissance au-delà des sciences exactes, ou métaphysique, leurs différents domaines spécialisés d'analyse objective des phénomènes humains organiques et sociaux, psychiques et linguistiques, selon les critères de la science positive : factualité, neutralité, calculabilité, prédictibilité, mesurabilité, reproductibilité, spécificité, typicité, homogénéité, régularité, intensité, stabilité, temporalité. Selon la différence du normal et du pathologique érigée en principe du vivant depuis C. Bernard, les phénomènes mentaux vont se voir étudiés et analysés d'un point de vue médical comme un équilibre conservateur ou comme des dysfonctionnements potentiellement destructeurs. Sur le plan psychologique, ils apparaîtront comme des structures ordonnées hiérarchisées de facultés ou de capacités adaptées ou non à la réalité corporelle ou matérielle selon les lois déterministes du vivant. Avec les progrès de la physiologie et de la neurologie naissante, la psychiatrie, stimulée par la psychologie expérimentale, va tenter de décrire les processus mentaux, normaux et pathologiques, dans leur lien avec les structures ou mécanismes cérébraux. Il en découle très paradoxalement l'émergence d'une psychopathologie qui va faire des phénomènes psychiques et de leur économie propre des phénomènes non plus directement physiologiques, mais inhérents à l'activité mentale, aux affects et représentations, aux désirs, aux frustrations, aux délires, à l'activité onirique, aux contenus de pensée et fortement marqués par l'activité sexuelle réelle et phantasmatique. C'est dans ce contexte dynamique que Freud va fonder la psychanalyse et produire cette notion de l'inconscient qui lui est propre et qui diffère radicalement des processus subconscients postulés par les psychologues de son temps : Ribot, Taine, Fechner, Wundt, Helmholtz, Janet, Piéron, mais qui se nourrit des avancées de la médecine mentale et des débuts de la sexologie : Charcot, Krafft-Ebing, Kraepelin, Euler, Ellis. Néanmoins, sans être en continuité avec les notions répandues de la psychologie de cette époque, comme par exemple celles d'introspection, de psychogénèse,

d'évolution et d'involution, de psychologie dynamique, de suggestion mentale, d'inconsistance et d'association, de stades de développement, de régression, d'inversion, de maturation, d'inhibition, de démence, de dépression, d'érotisation, Freud découvre et met en lumière les phénomènes inconscients en partant du legs contextuel scientifique dans lequel leur mise en jeu a pu se faire comme réalité psychoaffective et sexuelle. Néanmoins, il opère une rupture radicale avec la psychologie expérimentale de son temps et ne bascule pas dans la sexologie, tout en maintenant une position scientifique et rationnelle quant à la nature de la psychanalyse.

3/ La psychanalyse comme rupture philosophique et antiphilosophie

Examinons brièvement à quoi tient cette rupture. On peut soutenir que c'est un faisceau de divergences surtout conceptuelles, donc en un certain sens philosophiques qui l'anime. Elles sont d'ordre philosophique, si l'on entend par de nature *philosophique* le recours à une notion conceptuelle non pas descriptive mais postulée, d'ordre rationnel, c'est-à-dire relevant d'une intelligibilité de la réalité en pensée qui ne soit pas purement induite par une observation factuelle. Même s'il y a des faits observables qui conduisent Freud à une telle rupture avec l'explication psychologique, telles que les cécités ou catatonies hystériques étudiées par Charcot avec ses patientes de la Salpêtrière, l'hypothèse d'une causalité psychique inconsciente implique une rupture dans les conceptions admises de la réalité, voire une rupture avec le réalisme de la connaissance lui-même. Il y a en ce sens chez Freud quelque chose de cartésien ou de phénoménologique, au sens d'une constitution de l'objet par la pensée au sein de sa visée propre, ce qu'on a pu appeler depuis Brentano *intentionnalité*. Par exemple, la notion de *pulsion* l'est, philosophique, car située au carrefour du physiologique et du psychique, attestée mais pas observable en tant que telle, si ce n'est comme le différentiel de l'excitation et l'impulsion à l'acte qu'il entraîne chez le sujet humain afin de provoquer la dépense de la tension psychique accumulée. Cela ne signifie nullement qu'elle ne découle pas d'une relation à un réel, à quelque chose dont l'existence ne tiennent pas qu'à des représentations, mais elle n'en provient pas seulement parce qu'elle suppose une décision de la pensée quant à la nature du réel et à son appréhension. En ce sens, concevoir, ce n'est pas seulement attester d'une existence objective, mais décider conceptuellement de la nature d'un réel, puis le rendre productible comme factualité discernable, plutôt qu'observable. Sur cette frontière qui sépare et assemble objectivité réelle et analyse conceptuelle, se tient la définition de l'inconscient, avec en lisière une théorie du langage comme lieu et moyen de l'expression de l'inconscient.

La découverte freudienne de l'inconscient est en quelque sorte corrélative d'un processus de rupture philosophique avec la psychologie et la psychiatrie positivistes, qu'on pourrait désigner comme une coupure épistémologique à l'instar d'Althusser. Il y aurait là comme une révolution scientifique en gestation, celle de la découverte d'une causalité psychique inconsciente qui ne donne pas raison à l'idéalisme antique ou au spiritualisme, mais qui laisse découvrir un lien inouï entre le

corps et la dimension symbolique, ou, autrement dit, la dépendance du corps humain tout entier avec une fonction symbolique qui provoque le refoulement et les processus inconscients et fait advenir le sujet humain comme séparé de lui-même, divisé en lui-même par l'existence de pensées inconscientes. Avec cela, Freud va rencontrer quelques difficultés, avant de poursuivre plus avant sa rupture avec la psychologie des psychologues par l'introduction ultérieure d'une *métapsychologie*. Mais le problème de la nature du geste freudien n'est pas résolu pour autant en l'appariant à la phénoménologie ou au cartésianisme, ce qui en ferait un philosophe. Freud se sera toujours déclaré à distance de la philosophie, ne voulant ni rompre avec la science tout à fait ni non plus être tancé de penseur spéculatif, de philosophe en ce sens, celui qui imagine des théories et des mondes en faisant fi des limites de l'expérience. Il y a chez Freud une position que l'on peut caractériser d'antiphilosophique et qu'il partage très exactement avec le plus grand contempteur de la philosophie, F. Nietzsche. Celui-là même dont les psychanalystes autour de Freud remarqueront qu'il est comme leur prédécesseur. Au reste, la plupart des dits philosophes ou penseurs importants du monde occidental et non mystiques, entre 1870 et 1960, furent des auteurs en rupture avec la philosophie ou avec la métaphysique. A l'exception des ultimes spiritualistes, des disciples phénoménologues de Husserl, vitalistes de Bergson, des hégéliens français, des existentialistes et des néokantiens, courants intellectuels il faut le dire aujourd'hui à peu près tous disparus ou sans influence notable, les grands dispositifs de pensée du vingtième siècle ne furent pas à proprement parler philosophiques, mais globalement antiphilosophiques. Logiciens, positivistes, nietzschéens, marxistes, pragmatistes, psychologues, anthropologues, linguistes, sociologues, économistes, épistémologues, cybernéticiens, peu de recherches dans le domaine de sciences humaines et des sciences formelles ou expérimentales auront respecté la philosophie et la métaphysique durant le vingtième siècle, renvoyant les spéculations sur le sens du sens et les finalités de l'existence à une impasse sans issue hors des limites du monde matériel objectif. Les heideggériens, y compris, auront combattu la métaphysique au profit d'autre chose, un âge de l'être avant l'être, attesté par les poètes, qui s'est désormais perdu dans les sables de l'histoire culturelle générale. Il aura donc été comme un lieu commun de décréter le dépassement de la philosophie par un accès plus direct de la pensée à la chose réelle ou, à défaut, par un abandon de toute spéculation sur le sens du sens ou tentative de confection d'un nouveau métalangage universel qui viendrait à la place de l'ancienne métaphysique et théologie. Et s'il s'avérait possible d'en produire un, cela ne pouvait se faire qu'au sein de dispositifs mathématiques et logiques ou physiques qui n'avaient plus grand rapport direct avec la production philosophique ; cybernétique, intelligence artificielle, informatique ayant pris le relais de la philosophie. La philosophie, en regard des sciences effectives, est devenue une discipline d'historiens et d'érudition, voire une construction épistémologique de synthèse rendant compte des effets des avancées des différentes sciences, ou critique au sens d'une réflexivité culturelle et politique. Si aujourd'hui, il y a toujours une production philosophique diverse, érudite et de synthèse, voire des interventions culturelles au registre de la philosophie, surtout éthiques

et politiques, il n'y a plus de grande philosophie commune de référence, comme le fut en tout cas le marxisme en un certain sens, y compris comme une grande illusion commune dont il n'est pas tout à fait certain qu'elle ait été voulue de la sorte par Marx lui-même. A cela une raison et une seule, durant ce siècle, hormis le déploiement considérable des sciences humaines et des sciences formelles et expérimentales, rien d'important sur le plan culturel n'a pu se désigner comme d'ordre philosophique, si ce n'est comme participant de la fin de la philosophie ou d'une sorte de postmodernité. En ce sens, on peut se nourrir des analyses et des spéculations de Foucault, Lyotard, Deleuze, Derrida, Levinas, Badiou, auteurs remarquables s'il en est, mais leurs œuvres sont des conséquences de ce qui se sera produit de considérable avec la psychanalyse, avec des entreprises culturelles, scientifiques et pratiques comme celles de Freud et de Lacan, mais aussi de Saussure, Bachelard, Koyré, Jakobson, Lévi-Strauss, Gödel, Bourbaki, Mauss, pour n'en citer que quelques uns avec lesquels les psychanalystes auront frayé leur chemin. Aucun de ces derniers n'aura prétendu reconduire les illusions d'une philosophie redevenant la science majeure, bien qu'ils aient été des auteurs de grande culture, y compris philosophique.

Alors que reste-t-il de philosophique chez Freud et dans la psychanalyse ? Ou encore qu'y a-t-il de philosophique dans le déploiement de la psychanalyse ? Autrement dit que reste-t-il aujourd'hui de philosophique dans un univers culturel qui a vu naître la psychanalyse et la physique quantique, l'informatique et la culture numérique, les sciences cognitives et l'astrophysique, la génétique et la robotique, l'écologie et l'aéronautique, l'industrie nucléaire ? A une telle question, il n'est possible de répondre que si on admet que quelque chose d'une reprise des enjeux de la philosophie a été accompli dans l'entreprise freudienne, cela au sein de la science positive et contre elle et par delà la ruine de la philosophie comme projet d'une sagesse et connaissance universelles. L'antiphilosophie de Freud, sans jamais reconduire les différentes métaphysiques du monde occidental, assumant le naturalisme et l'immanentisme matérialiste de la science moderne, ainsi que l'athéisme, aura peut-être en creux ouvert à une perspective philosophique nouvelle qui n'est plus la philosophie, ou un exercice daté de la philosophie. Est-ce là une forme nouvelle de pensée ? Il est difficile de le dire, tant la psychanalyse ouvre à la dimension irréductiblement singulière de l'expérience de chacun, à la polysémie des discours et des paroles, à l'indéterminé et indéterminable du sens, à la dimension d'illusion de la conscience, à la béance de soi et du réel, à la réalité de la mort comme pensée impensable et à la condition langagière qui est la notre et qui fait le sujet que nous croyons être, à l'insensé de la sexualité et du corps propre. Alors qu'en est-il de philosophique chez Freud ?

4/ Psychanalyse et philosophie

Nous avons postulé que le geste freudien était philosophique parce qu'il impliquait une décision conceptuelle en regard de la forme et de la nature de l'objet, de l'objet du désir humain comme relation d'objet, qui ne pouvait pas relever d'un positivisme, d'un simple naturalisme ou

réalisme. Aucun des concepts de Freud ne se soutient de simples descriptions factuelles, même si elles ont valeur fonctionnelle quant au corps psychique du patient et à ses symptômes. En réalité, la physique quantique est dans la même situation. Elle connaît et expérimente à partir d'observations qui ne prennent réalité qu'au sein de modélisations conceptuelles procédant d'outils langagiers formels qui ne représentent pas les objets, mais les produisent plus ou moins directement au sein de la théorisation. Il y a là à la fois une intrusion dans le plus réel des objets, comme des choses du monde, mais inatteignables par une perception directe, et en même temps une production purement rationnelle des objets dans leur écriture théorique. Certes un tel réel des objets de la physique doit être confirmé par des faits techniquement observables, mais leur aperception initiale est d'abord un effet de l'investigation attentive du réel par la pensée, sans perception sensible identifiable. Comment cela se peut-il ? Sans pour autant se faire néoplatonicien, il faut admettre que la science physique est avant tout une connaissance intellectuelle plus ou moins intuitive des dispositions, de l'organisation des phénomènes physique et de la matière. Pour Platon, la connaissance la plus haute ne repose pas sur des hypothèses et des déductions, au contraire des sciences et des techniques qui nécessitent démonstrations et expérimentations, mais sur un accès intuitif de la pensée à l'idée de la chose même. En ce sens, la physique n'est expérimentale qu'après-coup, comme par un effet ultérieur de son écriture *an-hypothétique* de l'objet. Certes, elle se sera déployée à partir d'une analyse de plus en plus abstraite de phénomènes observés observables, mais peu à peu, pour les analyser, elle aura déterminé leur nature à partir de constats abstraits découlant de l'obligation de décrire des inobservables sous-jacents ou structuraux, mais d'une amplitude incommensurable. Matière et antimatière, définition du vide comme intervallaire ou matière granuleuse spécifique, particules sans masse, temps et espace comme variables corrélées, rayonnement fossile, etc. En quelque sorte le réel physique actuel défie l'entendement, comme l'inconscient, ils font tout deux surgir du vide et de l'indéterminé comme matière même du réel en son inverse, ou, encore, du surdéterminé improbable et inapparent, voire caché, pourtant toujours déterminant comme par exemple la *matière noire*. Au lieu même de ce qui est absent, troué, il y a quelque chose qui n'est pas rien et qui ne s'objective que difficilement, de façon spéculative, pas spéculaire car situé au-delà de toute réflexion, saisissable seulement dans une écriture ou dans un signifiant. Etrange paysage que celui-là, car le nombre probable de ses dimensions nous échappe, y compris comme opérations dynamiques et réversibles.

Freud est donc l'artisan d'une coupure épistémologique, d'une révolution de pensée qui s'opère au sein même de la pensée, des pensées de Freud et de sa pratique médicale ou curative. Or dès qu'une telle rupture se produit dans l'expérience scientifique, également comme un moment subjectif pour celui qui l'éprouve et la conçoit, ça lui arrive à lui, à elle, il y a irruption d'un champ de questions qui ne peuvent être nommées autrement que comme *philosophiques*. Je ne dis pas là que toute expérience de pensée soit nécessairement philosophique, apparée à ce que l'on a l'habitude d'identifier comme étant « de la philosophie ». On peut soutenir qu'il y a de la pensée dans les sciences,

dans les arts, dans les techniques, dans le politique, cela indépendamment de toute registration de la pensée à des productions philosophiques, ou estampillées telles. On peut également soutenir que beaucoup de productions éditoriales issues de l'université philosophique sont pauvres en contenus de pensée, parce qu'elles n'ouvrent à aucune nouveauté ou sont par trop dé-subjectivées. Néanmoins, quel que soit le domaine d'expression, de travail, de production, de discours auquel on appartient, dès que l'on éprouve son expérience comme de l'ordre d'une rupture et d'une nouveauté, d'un discontinu rationnel ou subjectif, un ensemble de questions classiquement traitées thématiquement et distinctement par la philosophie apparaît. En vrac, ce sont souvent les suivantes : statut général du vrai ou de la vérité, différence entre le réel et le perçu ou le vécu, différence de l'illusion et de la réalité, limites de la connaissance, nature du langage et de l'expression, nature du soi individuel, degré de réalité d'un sens commun, limites du monde global, nature réelle du réel, relation entre corps et pensées, nature du lieu de l'existence, réalité de la finitude, réalité de la temporalité, définition de la vie, finalités du désir, nature du plaisir, sens de la loi sociale, différence des conditions, nature du mal et de la souffrance, rapport entre nature et culture, nature de l'histoire collective, définition de l'humain, degré de liberté, nature de la religion, des cultes, rituels et croyances surnaturelles. Et ajoutons à cela, les lois de l'amour. Très classiquement, en considérant le champ philosophique comme se distinguant des croyances religieuses et adossé aux résultats de sciences exactes ou expérimentales, ces questions se distribuent schématiquement entre : ontologie, épistémologie, logique, poétique, éthique, psychologie, sociologie, histoire, anthropologie, théologie. On ne distinguera pas ici de la logique la rhétorique, ni la poétique de la linguistique, ni non plus le droit, l'économie et la politique de la sociologie. Ce qui manque à une telle liste, vous l'aurez remarqué, c'est une érotique. Et si les philosophies l'ont souvent abordé au registre de l'éthique, la nouveauté freudienne est d'en avoir dégagé le champ spécifique comme la question corrélative de toute psychologie et anthropologie. A partir de quoi, si l'œuvre de Freud semble avoir surtout procédé de la psychologie, en son sens large de théorie du psychisme et pratique curative des troubles mentaux, puis de l'éthique, il est clair qu'elle aura eu des conséquences sur l'ensemble des autres domaines de la philosophie. En précisant nettement, que ces différents domaines, abordés sur le plan philosophique, ne relèvent pas seulement de domaines spécialisés de connaissance, comme à l'université, mais des questions que tout un chacun, en analyse ou pas, est susceptible de se poser quant à lui-même et au monde. Et que l'on soit dans la parole singulière, dans le témoignage, dans le plus vif de l'expérience esthétique et poétique, donc à distance de toute logologie philosophique ou discours de savoir, ces questions qui trament certes institutionnellement aussi le champ philosophique universitaire, ne sont pas étrangères à l'expérience singulière, y compris dans le plus extrême de la souffrance psychotique, névrotique ou quotidienne. Je laisse la perversion ici de côté. Dans les joies aussi de nos existences diverses.

Maintenant, on pourra tancer de tels propos de schématisation et d'abstraction, et en cela leur reprocher de se tenir à distance du vécu singulier de la parole vive, celle de la cure et du transfert en son exposition aigüe. D'être dans un sens péjoratif, de la philosophie. Certes, mais se poser la question du rapport entre philosophie et psychanalyse n'est pas l'oublier, cette vérité de la cure, ni non plus négliger la dimension subjective singulière qu'elle appelle. Néanmoins, dès lors que l'on théorise la psychanalyse, son propre rapport à la psychanalyse et à l'inconscient, on s'éloigne de la parole vive pour glisser vers le risque du savoir et donc du refoulement du refoulé dévoilé par l'expérience analytique. Or la chose n'est pas si simple. Pour ma part, subjectivement parlant, il m'est tout à fait impossible d'en revenir à l'ordre du savoir, de faire fi du singulier, même si mon discours apparemment n'y vise pas. Retournons alors la proposition et plutôt que de prospecter le rapport de la psychanalyse à la philosophie, interrogeons le non rapport de la psychanalyse à la philosophie, ce qui en elle fait qu'elle n'est pas tout à fait grecque, et donc étrangère au rationalisme occidental et à la science cognitive. Là est le point.

5/ Le non rapport de la psychanalyse à la philosophie

L'un des points de cette question est qu'elle relie très directement le psychisme humain à la chose sexuelle et les motivations affectives à l'érotisme, dans sa source première à la sexualité infantile. Sans être une érotique, la psychanalyse est comme la science fragmentaire du discours amoureux, pour reprendre l'expression de R. Barthes. Aussi de ce qui fait symptôme dans l'amour. Est-ce là philosophie ? Oui et non. Oui en cela qu'il y a eu dans la littérature philosophique une investigation de la nature du désir, des désirs, dans leur lien à l'amour. Le plus célèbre des textes à ce propos étant *Le Banquet* de Platon, encore aujourd'hui inégalé. Lacan l'aura commenté. Dans ce texte, selon Platon, il apparaît que tout désir érotique est *in fine* désir du beau et de l'immortalité et en cela le premier moteur de toute connaissance éthique et philosophique qui en est l'accomplissement supérieur. Néanmoins, c'est bien plus la littérature et les poètes qui auront fait l'investigation du désir et du discours amoureux que les philosophes qui tendent toujours à confondre l'amour et la connaissance, substituant presque toujours à la passion d'amour, la sublimation de la connaissance ou l'amour de Dieu. Par ailleurs il est rare que les philosophes dans leurs ouvrages d'éthique aient étudié profondément la question érotique en tant que telle, la renvoyant le plus souvent à un besoin parmi d'autres, à une passion du corps, sans jamais en faire la clef de leur analyse de la volonté ou du désir. Là est la nouveauté de Freud, d'avoir interrogé la chose sexuelle comme le noyau même des motivations et conflits du vouloir humain, d'en avoir fait la source même du pulsionnel, des impulsions motrices des inclinaisons de la volonté. En quelque sorte cela vient à peu près tout changer et apparaît comme une rupture avec l'omnipotence du rationnel tel que la philosophie occidentale a pu le déployer dans sa description et compréhension du monde humain. Plus radicalement encore, la prise en compte de la chose inconsciente vient déposséder en son cœur le sujet humain de sa croyance en

une maîtrise de sa volonté ou de ses pensées, le présentant comme foncièrement divisé en lui-même par sa dualité constitutive. « Là où je suis, je ne pense pas et là où je pense, je ne suis pas » énoncera Lacan en ce sens dans une de ces formules lapidaires dont il avait le secret. Or il y a là une division du sujet humain qu'aucune dialectique ne peut relever, parce que la pensée de la chose inconsciente exclut le sujet, le soi qu'il soit réfléchissant ou idéalisé, et que le soi, quand il croit pouvoir se référer à lui-même, ou à ses pensées, se trouve exclu de la source même qui le fait penser, agir, désirer. Il y a là une déclaration de guerre à la philosophie qui fait de la pensée soit la substance du sujet humain, soit le lieu même de sa propre existence, y compris quand elle cesse de se voir psychologiquement définie. « Penser et être sont le même », avait écrit Parménide à l'orée de la civilisation occidentale, en sa source grecque. Dans le langage d'aujourd'hui, il postulait par là que les pensées accèdent aux choses mêmes, parce que faites d'un seul et même réel substantiel. A la pensée dans son rapport à l'être même, la métaphysique occidentale aura ajouté le sujet humain comme réflexion de soi à soi, comme conscience, mais en maintenant ce rapport privilégié de la pensée à l'être. C'est cela que la clinique freudienne vient suspendre et surprendre.

La pensée se tient au lieu de l'autre que soi qui est un autre de soi, non pas comme hors de soi ni comme un autre soi, mais en quelque sorte le lieu du soi lui-même dans son absence à soi. Fameux paradoxe impossible à concevoir et qu'il faut pourtant pouvoir dire et soutenir, si l'on est fidèle à Freud. En découle-t-il une philosophie nouvelle ? Là encore, oui et non. Par définition, l'investigation freudienne est une antiphilosophie. Cependant, si l'on prend acte de la découverte freudienne et qu'on en soutient les conséquences épistémologique et psychologique, elle appelle à un nouveau positionnement qui sans être en continuité avec la philosophie, a une portée philosophique. Cela ne revient pas à souhaiter produire une nouvelle doctrine, un nouveau système de la connaissance et de la subjectivité, mais cela ouvre à la perspective d'une nouvelle rationalité, à une éthique au moins qui m'implique en regard de moi-même et de mon prochain, cet ignorant ou idiot désirant que je suis tout autant que lui. Ce positionnement philosophique, ce ne peut-être une ontologie supplémentaire, mais il doit pouvoir répondre à des questions de nature ontologique, dire ce qu'il en va quant à l'être et au non-être, au devenir, au-delà des connaissances spécialisées. Ce ne peut être une nouvelle épistémologie, mais elle devra pouvoir dire ce qu'il en est d'une appréhension possible de l'inconscient comme théorie renouvelée de l'expérience des objets et de la nature de la vérité. Ce ne peut être une nouvelle logique, mais elle devra pouvoir se déterminer quant à une possible expression formelle des processus inconscients, par exemple de façon topologique. Ce ne peut être une nouvelle linguistique, mais elle devra faire entendre la place du signifiant dans la pensée et le désir humains en tant qu'assujettis au langage. Ce ne peut être une nouvelle psychologie, métapsychologique il s'entend, mais elle devra enseigner ce qu'il en va des conséquences de la loi symbolique dans le rapport à soi et aux autres et à la pensée, ce qu'il en est de notre imaginaire et de nos affects. Ce ne peut être une nouvelle sociologie, mais elle devra pouvoir répondre à des questions politiques et

sociales en termes de droits, de pouvoirs, de propriété, de libertés, de limites. Ce ne peut être une nouvelle histoire mais elle doit pouvoir répondre à des questions portant sur le cours de la civilisation, sur la nature des événements humains dans le temps et la complexité sociale. Ce ne peut être une nouvelle anthropologie, mais il faudra bien penser ce qu'il en va de notre « humanité » et de ce que l'on appelle humanisation, culture, civilisation. Ce ne peut être une nouvelle théologie, laissons-la de côté si possible, mais il faut pouvoir se situer sur la nature du croire surnaturel ou de l'absence de Dieu, sur la persistance du religieux. Et assurément, cela ne saurait être de proposer une nouvelle morale du bien, qu'elle soit posée universelle ou particulière, puisque c'est l'omnipotence de la jouissance et sa méconnaissance qui sont les moteurs de l'action humaine et que, de ce point de vue, être psychanalyste c'est agir et penser « au-delà du principe de plaisir », se déprendre à la fois du méliorisme et du nihilisme, n'être donc ni cynique ni moralisateur. On peut soutenir que cela ne se peut sans quelques vertus pratiques dont se revendiquait Lacan : sincérité, amitié et indépendance. Ni non plus sans un certain stoïcisme dont je laisserai la définition ouverte, mais dont vous avez sans aucun doute connaissance au sens suivant de : pouvoir endurer la souffrance morale qu'il y a à penser et en tirer les conséquences, celles de n'être obnubilé ni par la jouissance, ni par la souffrance, mais pas non plus par la guérison.

Conclusion

Vaste programme que ce qui précède, il ne saurait se voir porté par une voix unique, mais devoir se déployer comme l'action du peuple des analystes et des analysants au sein du monde actuel, à condition de pouvoir nous fédérer sans formalisme ni formalités et d'assumer une responsabilité philosophique, scientifique et éthique, donc aussi politique, qui ne soit pas de produire une philosophie, toujours et encore de la philosophie, mais d'agir au devant du réel, en deçà et par delà le vécu social et historique. Lacan disait : « L'histoire, c'est ce qui se produit à contretemps du développement ». Et si la philosophie n'a jamais pu mener le monde, mais plutôt comme le dit Freud en citant Schiller : « *ce sont la faim et l'amour qui en maintiennent les rouages* », son influence spirituelle a tout de même contribué à organiser ses institutions sociales. Il ne s'agit donc pas d'escompter mener le monde avec la psychanalyse, mais plutôt de pouvoir le défaire et, ce faisant, de contribuer à le produire autrement dans la multiplication d'une émancipation multiple de l'obscurité du désir, mais à la façon d'une affirmation aussi du désir. Ce qui est paradoxal. A l'avenir, je ne ferai donc pas de philosophie et vous prie de me pardonner d'en avoir fait autant aujourd'hui, et une aussi mauvaise. Parler de psychanalyse aurait été sans doute meilleur.

Samedi 14 janvier 2017

Emmanuel Brassat

Conférences *Lysimaque*